



HAL
open science

Mise en regard des valeurs et comportements communicatifs japonais et français

Jocelyne Sourisseau

► **To cite this version:**

Jocelyne Sourisseau. Mise en regard des valeurs et comportements communicatifs japonais et français. Les Après-midi de LAIRDIL, 2005, La communication interculturelle, 13, pp.63-84. hal-04051910

HAL Id: hal-04051910

<https://ut3-toulouseinp.hal.science/hal-04051910v1>

Submitted on 30 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jocelyne SOURISSEAU

Docteure en Sciences du langage

Mise en regard des valeurs et comportements communicatifs japonais et français: conséquences en situation d'enseignement/apprentissage du F.L.E. à des étudiants japonais

Les étudiants japonais représentent, en France, la troisième nationalité d'étrangers apprenant le français derrière les Américains et les Allemands¹. Cela laisse espérer un attrait fort des Japonais pour notre pays. Or, une grande enquête réalisée et commanditée par la Chambre de Commerce et d'Industrie française du Japon² à Tokyo, nous montre une image globalement très moyenne de la France au Japon par rapport à d'autres pays: États-Unis, Allemagne ou Grande-Bretagne.

Le jugement le plus sévère porte sur notre manière de communiquer. La France est reléguée en dernière position des "pays où il est facile de communiquer". À l'évidence, nous avons encore beaucoup d'efforts à fournir pour nous faire comprendre. Selon l'enquête, les Français font preuve de discrimination à l'égard de ceux qui ne parlent pas français. Seulement 10 % des Japonais pensent que les Français les comprennent et 12 % se sentent proches de nous alors que, selon les publics interrogés³, entre 58 % et 68 % des Américains comprendraient les Japonais. La France est perçue comme un pays égoïste qui n'écoute pas les autres.

Ainsi, il ressort que les Japonais ne partagent pas les valeurs morales françaises et se sentent plus d'affinités avec les Allemands ou les Américains, principalement les étudiants qui partagent les valeurs américaines à plus de 70 % en moyenne. Plus grave encore, seulement 16 % du grand public pense que les Français aiment les Japonais.

Mais, il est intéressant de mettre en parallèle ces réponses avec le résultat du sondage⁴ réalisé par le ministère des Affaires étrangères japonais, en 2003, dans cinq pays de l'Union Européenne, la Grande-Bretagne, l'Allemagne, la

¹ Source: *Le bulletin de l'A.D.P.F.* (Association pour la diffusion de la pensée française), édition 1998-99.

² Selon un grand sondage, réalisé par le magazine *France-Japon-Eco* à l'occasion de l'année de la France au Japon et intitulé: "Le vrai visage de la France au Japon", n° 72, 1997, p. 41.

³ L'enquête a été réalisée auprès de 415 décideurs de niveau *Kacho* (chef de section) ou plus, 50 professeurs d'université, 100 étudiants d'université et près de 608 personnes âgées de 18 à 50 ans, représentatives de la population urbaine japonaise du point de vue du sexe, de l'âge et de l'activité professionnelle.

⁴ Les résultats sont présentés dans le 100^{ème} numéro des *Cahiers du Japon*, été 2004.

France, l'Italie et les Pays-Bas, pour connaître la vision des Européens sur les Japonais.

Pour l'ensemble des pays, le Japon donne l'image d'une nation culturellement différente des pays d'Europe de l'Ouest et d'une nation incompréhensible.

Globalement, les Européens perçoivent le Japon comme un pays qui se distingue:

- par une tradition et une culture d'une grande richesse;
- par un fort potentiel économique et technologique. Ce point est souligné par 60 % des Britanniques et des Allemands mais par 20 % seulement des Français. On remarque le même déficit de considération des Français pour les Japonais mentionné plus haut. Pour différentes raisons liées au contexte politique et économique, les relations entre le Japon et la France se sont un peu dégradées ces dernières années. Aussi, il n'est pas très étonnant, dans ce contexte, que le nombre de Japonais étudiant notre langue ait baissé de 10 % en cinq ans au Japon.

Pourtant, au début de l'ère Meiji (1868-1913), le français était une des langues stratégiques du gouvernement puis, progressivement, il fut remplacé par l'anglais et l'allemand. Depuis la réforme de 1993, qui favorise l'étude d'une seule langue étrangère à l'université, les étudiants japonais privilégient la langue leur paraissant la plus utile ou la plus économiquement exploitable et parée de prestige. Au Japon, c'est d'abord l'anglais, associé aussi au modèle américain très prisé chez les jeunes Japonais. Vient ensuite l'étude des langues des principaux partenaires économiques asiatiques: le chinois, le coréen et les langues malaises.

Les cours de langue française ont un public essentiellement féminin de 80 voire 90% dans certains établissements, que ce soit en France ou au Japon et les cours d'allemand un public essentiellement masculin. Pourquoi? Selon un professeur de l'université de Todai Haruisa Kato:

Dans l'optique des Japonais, les Français sont les "nanpa", c'est-à-dire "les mous" qui aiment la littérature, le cinéma, les arts en général et la fréquentation des filles. Le contraire de "nanpa" est "koha", c'est-à-dire "les durs", qui sont représentés par les Allemands, ce sont les virils qui sont peut-être un peu frustes et rustiques, mais sérieux et travailleurs et qui pratiquent souvent les arts martiaux.⁵

Les stéréotypes jouent donc un rôle très important dans le choix de la langue. Tous ces clichés ou préjugés sont bâtis sur une méconnaissance mutuelle de nos deux pays. Chacun juge le comportement de l'autre avec ses "lunettes culturelles". Mais comme le dit Hisata Nobumoto⁶, P.D.G. de Akebono Brake: "Il ne faut pas dire que les Français n'aiment pas les Japonais, mais plutôt qu'ils ne les connaissent pas bien". Il est vrai que la plupart des personnes interrogées ne sont jamais allées en France. Les représentations de la France et des Français

⁵ *France-Japon- Eco 72*, p. 54.

⁶ *France-Japon- Eco 72*, p. 47.

au Japon se construisent à travers des filtres: soit ceux des supports culturels français diffusés au Japon (livres, films, chansons) soit ceux mis en avant dans les médias, notamment dans les revues féminines.

De la même manière, la perception des Français sur le Japon est souvent erronée car elle s'appuie sur des reportages ou des articles des médias qui présentent une image très stéréotypée du Japon et des Japonais, trop souvent extrême ou un peu effrayante. Par ailleurs, il n'est pas rare de rencontrer dans notre profession des enseignants de français langue étrangère exprimer des réticences à se retrouver face à un public d'étudiants japonais qu'ils imaginent à l'avance trop introvertis. On constate donc que chacun juge l'autre en fonction de ses propres normes de communication. Aussi devons-nous rechercher ce qui, dans nos valeurs et nos modes de communication, est source de blocage et de profonds malentendus culturels.

En préambule, il peut paraître extrêmement prétentieux de vouloir décrire les comportements communicatifs d'un peuple car j'ai conscience que chacun évolue dans sa société en fonction de sa propre sensibilité; cependant nous sommes tous inconsciemment influencés par le contexte social, religieux et éducatif de notre pays.

Pour établir un diagnostic sur la nature et les causes des troubles communicatifs entre nos deux communautés, je me suis appuyée sur mon expérience d'enseignement au Japon. J'ai procédé à des enquêtes auprès de professeurs de français en France et au Japon et j'ai aussi interrogé soixante étudiants japonais participant à des échanges interuniversitaires à l'université de Toulouse – Le Mirail. En découvrant les sources des obstacles à la communication, on est plus à même de les surmonter et de rejoindre l'autre par des attitudes plus positives.

Observations sur les comportements des apprenants japonais en cours de F.L.E.

Certains mots décrivant les comportements des apprenants japonais sont largement récurrents dans les enquêtes réalisées au Japon et en France: au premier rang "timidité", suivi de "réserve". On observe globalement, au début de l'apprentissage, un manque de participation dans les cours. Lorsque le professeur pose une question, les étudiants ne répondent pas et baissent la tête, toute la classe reste silencieuse. Il faut alors interroger individuellement, et là encore quelques secondes voire minutes s'écoulent, avant d'obtenir une réponse. Beaucoup d'enseignants soulignent cette crainte de prendre la parole dans le groupe. Ou alors, si un étudiant prend l'initiative de répondre, ce sera presque systématiquement après avoir consulté ses voisins.

De plus, les Japonais réfléchissent longtemps car ils visent toujours la perfection avant de parler, ce qui repousse d'autant la communication spontanée. Les étudiants ont peur de se tromper et ils préfèrent se taire plutôt que de

proposer une réponse incertaine. Lorsqu'ils s'expriment, ils pratiquent souvent une hypercorrection et élaborent minutieusement leur réponse. Et, comme ils ne possèdent pas toujours le vocabulaire dont ils ont besoin pour exprimer leurs idées, avant de parler ils cherchent leurs mots, essaient de remplacer ceux qu'ils ignorent par d'autres, consultent leurs dictionnaires.

Lorsque l'étudiant est interrogé personnellement, il produit fréquemment une suite de sonorités non lexicalisées⁷ comparable au "euh" en français en inclinant la tête sur le côté lorsqu'il cherche la réponse. Tout d'abord, on peut entendre *sa* [sa:], qui est accompagné d'un silence de longue durée, d'un détournement du regard et d'un grattement de tête. Il implique en général que l'étudiant ne connaît pas la réponse. Puis *eto* [eto:], qui est aussi suivi d'un silence, mais qui est plutôt un marqueur de l'hésitation. L'étudiant montre alors qu'il cherche et qu'il construit intérieurement sa réponse. Là, on doit comprendre qu'une réponse va venir.

Les étudiants japonais en classe surprennent par l'énorme effort physique que certains doivent fournir pour prononcer une simple phrase française. Les apprenants japonais sont issus d'un système éducatif qui insiste peu sur les aspects phonétiques et prosodiques de la langue, que ce soit dans l'apprentissage du japonais ou dans celui d'une langue étrangère. De plus, il existe en français des sons tels que le [R] ou les doubles consonnes qui n'existent pas en japonais et qui les effraient dans les premières leçons.

Les étudiants japonais font peu de gestes en cours. Lorsqu'un étudiant est interrogé, il va s'assurer que c'est bien lui en pointant son index droit vers son nez. Puis, quand exceptionnellement un étudiant lève le doigt, il le place devant lui à hauteur de poitrine. Il n'est pas toujours facile pour le professeur de le repérer. Parfois, en cas d'erreur, certains étudiants se frappent la tête avec leurs mains assez fortement, comme pour se punir.

Par ailleurs, les professeurs sont surpris par la fuite du regard. Le fait que l'étudiant japonais ne le regarde pas systématiquement déstabilise le professeur francophone qui est davantage habitué à puiser dans le regard de son interlocuteur des informations sur la compréhension de son message. Certains l'interprètent comme un désintérêt par rapport à leur enseignement, ce qui n'est pas du tout le cas.

Les professeurs signalent une autre conséquence qui découle de cette situation: les étudiants n'osent jamais avouer qu'ils ne comprennent pas une explication. Si l'étudiant ne connaît pas la réponse, il va continuer à sourire sans rien dire plutôt que d'avouer publiquement qu'il n'a pas compris: ce sera sa manière de cacher son malaise.

Ces comportements entraînent un rythme lent dans le cours. Dans des classes hétérogènes en France, l'enseignant doit souvent demander aux

⁷ Ce terme est utilisé par E. Galazzi, E. Guimbretière (p. 34), pour caractériser les marqueurs d'hésitations qui ponctuent tout discours en phase d'élaboration.

apprenants non asiatiques d'attendre pour répondre afin que l'étudiant japonais puisse, de temps en temps, intervenir.

Toutes ces attitudes témoignent, dans la communication entre les cultures japonaise et française, de valeurs et d'attentes différentes.

Mise en regard des valeurs et des comportements communicatifs japonais et français

Les valeurs d'un pays sont liées à son contexte historique, social, religieux, économique, éducatif, etc. Les Japonais ont le sentiment profond de former un peuple unique et ils ont développé au fil des siècles une forte cohésion sociale. Ceci s'explique par l'insularité, la fermeture du pays pendant près de trois cents ans, une langue originale et par une histoire complexe s'appuyant sur des mythes pour justifier les origines divines du Japon et de son empereur, et aussi sur le confucianisme qui va se développer sans heurts aux côtés des religions bouddhistes et shintoïstes.

Le confucianisme se définit comme un code moral, extrêmement fort, importé de Chine, arrivé pour la première fois au Japon au V^{ème} siècle après J.-C. Il va régir toute la société japonaise. Les préceptes essentiels du confucianisme reposent, entre autres, sur la piété filiale, le respect de la hiérarchie, la loyauté absolue envers les supérieurs, le maintien de l'harmonie des relations humaines, une politesse formalisée, le rejet de toute révolution politique. C'est un système moral, une philosophie sociale qui accentue l'assujettissement de l'individu aux normes du groupe et qui marque absolument tous les comportements communicatifs. Cette morale est développée non seulement au sein de la famille mais elle est aussi au cœur du système éducatif.

Même si la société japonaise évolue et que les jeunes développent aujourd'hui des attitudes plus indépendantes que leurs aînés face aux normes de la société, une majorité de Japonais continue à respecter de nombreuses valeurs qui découlent du confucianisme. Toute communication renvoie à des pratiques sociales, à des systèmes de valeurs et les comportements des Japonais obéissent à une cohérence profonde qui permet de dégager "le profil communicatif" de cette communauté ou bien encore son "éthos" défini ainsi par C. Kerbrat-Orecchioni: "L'éthos est la manière de se présenter et de se comporter dans l'interaction [...] en relation avec les systèmes de valeur en vigueur dans la communauté en question" (p. 63). Je vais donc utiliser ce terme pour comparer les comportements japonais et français.

Société japonaise à éthos dépendant / société française à éthos individualiste

La base de l'organisation sociale japonaise repose sur une conscience hypertrophiée du groupe qui relègue la conscience individuelle au second plan. La sociologue Nakané Chié a longuement développé cette caractéristique du "groupisme" de la société japonaise dans son livre *La société japonaise*. Au

cours de sa vie d'adulte, le Japonais se réfère et se conforme en permanence aux normes du groupe auquel il appartient. Pour un Occidental, s'identifier trop fortement à un groupe correspond à une perte d'identité alors qu'un Japonais se sent très vulnérable lorsqu'il n'est pas affilié à un ensemble; cela l'empêche de s'intégrer à la société.

Dans l'ancien Japon, la notion même d'individu n'existait pas. Il a fallu attendre l'arrivée des bateaux américains (1854) à la veille de l'ère Meiji pour que le mot individu (*ichikojin*) apparaisse au Japon. Ce qu'on appelle individualisme au Japon est assimilé à du narcissisme, voire de l'égoïsme. Dans l'individualisme européen, il y a le sens de la responsabilité personnelle qui ne rencontre pas d'écho au Japon où les responsabilités sont toujours collectives. C'est une approche diamétralement opposée à la culture occidentale où l'autonomie et l'individualisme sont des signes de maturité.

L'enquête que j'ai réalisée auprès des étudiants japonais soulignait les attitudes individualistes des Français; voici quelques témoignages.

Ici ce qui est essentiel, c'est ce que je veux faire et la manière dont je veux le faire et si je n'ai pas d'idées, c'est embêtant. Au Japon, c'est le groupe qui décide. En France, on privilégie plus l'individu et l'indépendance qu'au Japon.

Des remarques similaires sont formulées dans des circonstances plus festives: lors des repas et soirées collectives avec les Français.

Au Japon, il faut que tout le monde se conduise de la même manière, il faut boire ensemble, crier ensemble, chanter ensemble, les échanges individuels n'ont pas leur place.

Ainsi, les Japonais se sentent solidaires du groupe auquel ils appartiennent et ne s'en démarquent que très rarement (ce qui serait très mal considéré), alors que nous avons l'habitude de nous comporter comme nous en avons envie.

Pour cela, à l'école et dès le début de sa vie professionnelle, un Japonais s'efforcera sciemment d'établir des relations de dépendance avec des personnes ayant un statut, du pouvoir, de l'influence. Cette notion de dépendance est souvent associée à un concept qui caractérise la société japonaise, *l'amae*, qui peut se traduire par l'association des mots *dépendance* et *indulgence*.

C'est le choc qu'il éprouva lors de son premier séjour aux États-Unis qui amena le psychiatre japonais Takéo Doï à s'intéresser à *l'amae* en découvrant que ce concept n'avait pas de véritable équivalent en Occident. Il acquit la conviction que celui-ci était d'une importance cruciale dans la compréhension de la mentalité japonaise. Ce modèle de base, qui s'appuie sur la verticalité des rapports sociaux, structure la relation mari-épouse, professeur-élève, médecin-malade. Il n'est jamais question d'égalité. Cette relation est asymétrique et comporte, de ce fait, la production d'un respect et, en contrepartie, la définition d'une position ou d'un statut sécurisant dans le système relationnel.

L'auteur donne un exemple à travers l'invitation à dîner.

Si vous êtes invité à dîner chez un Américain, il commencera par vous demander ce que vous désirez, boisson alcoolisée ou non. Si vous choisissez la première, il vous demandera ensuite si vous préférez du scotch ou du bourbon. Cela fixé, il vous faudra préciser quelle quantité vous désirez, et dire si vous le voulez avec ou sans glace... Heureusement, au cours du repas, on est dispensé de choisir ce qu'on désire manger; mais le dîner terminé, il faut de nouveau indiquer si l'on veut du café ou du thé, puis si on le veut avec ou sans sucre, puis avec ou sans lait, cela successivement et dans l'ordre (p. 13).

Le psychiatre japonais a compris qu'il s'agissait d'une courtoisie de l'Américain envers son invité; mais, en son for intérieur, il trouvait qu'on accordait bien de l'importance à des détails insignifiants, prenant ces choix comme des affirmations puérides d'indépendance du comportement des Américains.

En effet, le concept japonais de l'hospitalité consiste à se préoccuper à l'avance de l'hébergement, des itinéraires, de la nourriture de son hôte, sans le consulter. Un Japonais se doit de comprendre et d'anticiper les besoins de l'autre, sans rien lui demander. Cela ne veut pas dire qu'un Japonais ne s'enquiert jamais des préférences d'un invité mais, pour cela, il faut qu'il soit déjà assez intime avec lui.

À un invité qu'il connaît peu, l'usage voudra qu'il offre quelque chose à manger ou à boire en accompagnant le geste d'un: "je ne sais pas si cela vous plaira, mais..." Ainsi, dans toute communication, les Japonais s'attendent à la bienveillance de leur interlocuteur, que ce soit dans un contexte amical ou professionnel.

Ce sentiment d'*amaé* est particulièrement présent dans la relation professeur-étudiant. Ce dernier attend de la part de l'enseignant un comportement bienveillant et indulgent à son égard. Voici une traduction de conseils donnés aux professeurs étrangers arrivant dans une université japonaise.

Il faut que les professeurs soient réalistes dans le travail qu'ils donnent à la maison.

Ils doivent exiger que le travail soit fait mais l'idéal est d'en donner peu pour favoriser la réussite de l'étudiant.

Il n'est absolument pas question d'encourager les professeurs à renoncer à enseigner et à faire apprendre les étudiants mais il est important de leur apprendre à nuancer leurs attentes.

C'est pourquoi, lors des enquêtes réalisées au Japon dans les universités japonaises, les professeurs étrangers sont globalement moins bien notés que leurs collègues japonais. Selon Solange Naïto,

[s]i un professeur se montre sévère en exigeant ponctualité, présence en cours et régularité dans les devoirs, sa réputation de sévérité fera le tour du campus et il verra sa classe se vider. Par contre, un professeur indulgent qui ignore retards, absences gardera ses élèves et ceux-ci feront des progrès parce qu'ils sentiront l'indulgence de leur professeur, ils sentiront que l'*amaé* est permis (p. 518).

Par ailleurs, et paradoxalement, l'étudiant a le souci que son professeur ait une bonne image de lui. Aussi, face à une question difficile, il préférera se taire plutôt que risquer de perdre la face et de se sentir humilié en se montrant stupide. Cela est une conséquence de la relation verticale professeur-étudiant, encore forte au Japon, qui fait craindre à l'étudiant qu'en cas d'erreur, le professeur garde de lui une image dévalorisée.

Ce respect pour la vie en groupe est rendu possible par l'importance extrême que la société japonaise accorde à la hiérarchie.

Société japonaise à éthos hiérarchique / société française à éthos égalitaire

Dans les sociétés à éthos hiérarchique, dont fait partie le Japon, absolument tous les comportements verbaux sont marqués par une relation hiérarchique. Ceci ne signifie pas pour autant que toute relation de nature hiérarchique soit supprimée en France – elles existent au travail – mais nous tendons vers un éthos à dominante égalitaire dans les relations familiales, à l'université entre camarades et dans tous les domaines liés aux loisirs. Le plus souvent, la plupart des Français répondent d'une manière neutre qu'ils utilisent dans maintes circonstances, au restaurant, dans le travail ou dans les loisirs. Ils ne sont pas soumis à un code de politesse aussi personnalisé qui impliquerait, comme au Japon, de modifier leur expression suivant le statut de chaque interlocuteur.

Les subtilités de la politesse à la japonaise exigent que le langage varie selon le locuteur et l'auditeur: un acte de parole peut se réaliser au moins de dix façons différentes, du langage honorifique par excellence (appelé *keigo*), au style neutre, en passant par des formes de conversations abrégées à l'extrême. Les expressions et le ton convenables pour un supérieur ne doivent jamais être utilisés pour s'adresser à un inférieur. Même entre collègues, il faut que les deux partenaires soient très proches pour qu'ils puissent se dispenser des termes honorifiques de rigueur, termes dont les langues occidentales ne fournissent guère d'équivalents.

Lorsque j'étais responsable de l'échange interuniversitaire entre l'Université Ritsumeikan de Kyoto et l'Université de Toulouse – Le Mirail, j'entendais les étudiants japonais manifester leur surprise de voir les étudiants français de première année discuter d'égal à égal avec les étudiants de quatrième année. Au Japon, la notion de respect entre *sempai* (plus âgé) et le *kohai* (plus jeune) est très forte. Chacun doit toujours rester à sa place et choisir un langage adapté à la relation qui lie les deux interlocuteurs.

Une tendance se dessine dans l'évolution du japonais vers une simplification de ce système de *keigo*. Malgré tout, au Japon, toutes les personnes présentes dans une situation sont automatiquement et obligatoirement hiérarchisées. On pourrait presque dire que ce ne sont pas des individus qui se rencontrent mais "des représentations sociales". Cela est particulièrement frappant dans ce que j'appelle les modalités de l'adresse.

Pour le Japonais, le moi, l'individu ne se réalise que par sa relation à l'autre⁸. En Occident, à chaque personne correspond un pronom: *je*, *tu*. En japonais, il existe pour chaque personne une quantité de pronoms équivalents au *je* et au *tu* dont l'utilisation est fonction du contexte social. Ils sont différents en public et en famille, différents dans la langue écrite et la langue parlée. Ils varient suivant la différence d'âge ou de sexe, le degré de familiarité, la profession, le rang dans la hiérarchie sociale.

Par exemple, pour exprimer l'équivalent de *je* en français, un homme utiliserait le terme *okyakusan* (*je*, client) pour s'adresser à une serveuse de café, *ojisan* (*je*, adulte) vis-à-vis des enfants des autres, *ore* (*je*, époux) pour parler à sa femme, *boku* (*je*, collègue) pour parler à son collègue, *watakushi* (*je*, subordonné) pour parler à son directeur. Dans toutes ces situations-là, un Anglais, un Allemand et un Français utiliseront: *I*, *ich* ou *je*.

C'est pourquoi, lors d'une première rencontre, le premier geste consiste à procéder systématiquement à l'échange des cartes de visites pour choisir le niveau de langue adéquat. Ceci est primordial dans toute prise de contact car elle permet aux deux interlocuteurs d'évaluer leur rang respectif, leur position hiérarchique. Ce n'est qu'une fois ce geste accompli que chacun peut parler avec assurance, sans crainte d'adopter des termes honorifiques inadéquats.

Aussi, face à un professeur étranger, l'étudiant japonais est perdu, il n'a plus ses repères de langage, il doit toujours utiliser le "je" pour s'exprimer alors que cela est une marque d'impolitesse dans sa culture. De plus, certains enseignants demandent aux étudiants de les tutoyer, ce qui les place sur une relation d'égalité qu'ils ne connaissent pas au Japon.

La communication entre Japonais est parfaitement balisée et codée avec le *keigo* mais face à un étranger, quels comportements adopter? Selon Hidéo Kamata: "Chez un Japonais, la conscience des nombreuses règles hiérarchiques dans sa culture empêche une communication libre avec les étrangers même s'il comprend la langue" (p. 236).

Au respect de la hiérarchie est associée une valeur primordiale dans cette société, la recherche de l'harmonie, *wa*, qui se traduit par des stratégies verbales qui tendent vers le consensus et l'évitement du désaccord.

Société à éthos consensuel / société à éthos confrontationnel

Au Japon, la communication c'est la compréhension tacite, compréhension par sympathie et par empathie. Le Japonais porte son attention sur l'interlocuteur en étant conciliant et bienveillant. Dans la conception globale de la "politesse à la japonaise", la "loi de modestie" pèse encore beaucoup: la première personne responsable de la communication est celle qui écoute. En France, en revanche, communiquer, c'est discuter, c'est persuader. On concentre toute son attention sur l'argumentation, sur la discussion dans son aspect

⁸ L'argumentation développée ici sur les différentes modalités de l'adresse se réfère aux travaux d'Augustin Berque (1982, pp. 39-53) et de Toshiaki Kozakai (1991, pp. 174-180).

théorique. On ne se préoccupe pas des sentiments de l'interlocuteur, on est conditionné par le besoin de satisfaire à sa logique, d'affirmer ses idées personnelles.

Or, la société japonaise suivant les valeurs confucianistes est une société consensuelle où il est mal considéré de se mettre en avant. Le seul fait d'exprimer ses désirs ou ses points de vue est considéré au mieux comme de la naïveté, au pire comme de la grossièreté.

D'ailleurs, dans tout leur parcours scolaire, les Japonais n'ont pas l'occasion d'exprimer leurs idées personnelles. Ils ont un des niveaux d'éducation les plus élevés au monde et possèdent de grandes connaissances, particulièrement dans les domaines scientifiques mais, à aucun moment, il ne leur est permis d'exprimer une opinion personnelle, pas plus à l'oral qu'à l'écrit. Toutes les évaluations se font sous forme de QCM. De plus, dans les cours de langue, l'accent est mis sur la grammaire, la traduction et non pas sur la communication orale.

Cependant, à l'université japonaise, les professeurs francophones demandent aux étudiants de parler spontanément, d'exprimer leurs opinions, de répondre à leurs camarades. On trouve donc une dichotomie entre les professeurs de langue qui essaient d'inciter leurs étudiants à s'exprimer et ceux des autres disciplines qui veulent maintenir leur prérogative en ne laissant pas la parole aux étudiants et en exigeant silence et passivité comme leurs collègues de l'enseignement secondaire. On imagine bien les difficultés des étudiants japonais qui dès les premiers cours de langue sont sans cesse sollicités pour donner leur point de vue spontanément sur tout.

D'autant plus que selon Ko Nagano, "La spontanéité est une qualité peu recommandée, voire réfutée" (p. 15). Elle implique, dans un cours, de se mettre en avant et donc de prendre une position prédominante. Cette habitude culturelle de rester en retrait (liée à une valeur de modestie) est probablement une des raisons du manque de spontanéité dans la prise de parole. Si l'étudiant prend la parole, il recherche auparavant l'assentiment de ses camarades car il est toujours très mal considéré de se mettre en avant, dans un cours comme dans toute autre situation.

Cependant, certains étudiants utilisent largement l'espace du cours de F.L.E. pour afficher une liberté d'expression qu'ils ne s'autorisent pas habituellement ou que le contexte social ne leur permet pas d'extérioriser. C'est pourquoi, parfois, des étudiants japonais manifestent leurs états d'âme de manière plus abrupte que nous ne le ferions dans notre culture, comme si le cours de F.L.E. était une soupape de liberté nécessaire à l'équilibre de leur quotidien. Je me souviens de l'exemple donné par cette mère de famille, devant vingt-cinq autres étudiants à l'Institut français de Kyoto, lorsque j'ai demandé qui peut donner un exemple de l'expression *faire semblant*: "Je n'aime plus mon mari mais je fais semblant de l'aimer pour mes enfants".

De plus, la société française est plutôt une société où la conversation vire facilement au “moi, je” et où règne l’esprit de contradiction. Nous avons l’habitude d’exprimer ce que nous ressentons comme “notre vérité”. Dans notre culture, une chose est dite vraie parce que celui qui l’énonce la juge telle alors qu’au Japon la notion de vérité est subjective. Alors à quoi bon discuter!

Dans leurs conversations, les Japonais privilégient les faits, les informations fournies par les médias. Ils ne s’impliquent pas personnellement hors de la sphère privée, tandis qu’un Français exprimant naturellement son opinion trouve normal de demander à l’étudiant japonais son avis sur tout: ce qu’il pense du cassoulet, de la visite de Carcassonne ou du passage à l’euro. Mais toutes ces questions peuvent mettre mal à l’aise un étudiant japonais.

Dans les enquêtes, les étudiants japonais ont exprimé qu’il leur était difficile à leur arrivée de donner leur avis, puisqu’il était plus important pour eux de répondre à l’attente d’autrui que d’exprimer leur opinion. Ils préfèrent rester silencieux au lieu d’oser exprimer un avis contraire, d’autant plus qu’ils sont éduqués à ne jamais répondre non. En cas de désaccord, ils vont utiliser des expressions positives telles que, “je vais y penser”, “je crois que c’est un peu difficile”. Ils ont toujours la volonté d’exprimer le refus sans conflit.

Parfois, le fait que les étudiants japonais ne manifestaient pas spontanément des jugements de valeur sur ce qu’ils visitent en France était interprété à tort par les étudiants français comme une marque de désintérêt pour leur culture, d’où déception et malentendu entre les deux communautés. Ceci renvoie à un fait culturel majeur: un Français exprimera sa sympathie par le discours, tandis que le Japonais peut l’exprimer de manière aussi intense par un silence partagé.

De manière générale, au Japon, on prise le silence et on porte en priorité son attention sur le non-dit, *haragei*. Dans la culture asiatique, le silence est positif, il fait partie des processus de communication et il est donc intégré à la vie relationnelle. Dans la culture occidentale, parler est une forme de sociabilité; le silence est interprété négativement. Aussi une communication considérée comme très insuffisante d’un point de vue français peut être considérée très correcte d’un point de vue japonais.

Cette préférence accordée à la communication non verbale et la méfiance à l’égard de la parole relèvent de divers facteurs: l’influence du bouddhisme zen (pour lequel la parole est toujours imparfaite et trompeuse), le caractère à la fois homogène et hiérarchisé de la société japonaise et la peur constante de blesser les sentiments d’autrui. Ainsi, la communication au Japon est souvent implicite car les relations entre les individus sont étroites. C’est pourquoi, dans une conversation libre, le Japonais s’attendra à ce que son interlocuteur devine ce qui le préoccupe, sans avoir à être trop précis. Il privilégie ainsi la masse des “non-dits” et avance toutes les pièces sauf la principale. Parler plus directement correspondrait à une violation de son intimité. Le message ne véhicule qu’un minimum d’informations alors qu’en France la situation est inverse, tous les éléments du message doivent être formulés pour être explicites.

L'éducation japonaise traditionnelle enseigne qu'il ne sert à rien de prononcer des paroles inutiles, qu'il faut plutôt essayer de comprendre l'autre, en essayant de deviner ce qu'il pense. Chacun mobilise ses capacités d'observation pour comprendre les autres sans paroles. C'est pourquoi, en général, le Japonais donne l'impression d'être plus attentif aux comportements communicatifs du locuteur qu'un Occidental.

C'est aussi dans un souci d'harmonie que le Japonais n'extériorise pas beaucoup ses émotions, ni dans ses propos, ni sur son visage, qu'il s'agisse de colère ou d'affection. Pourtant, certains Occidentaux interprètent ces attitudes comme de l'hypocrisie. Inversement, les étudiants japonais jugeaient souvent les comportements des Français puérils lorsque ceux-ci manifestaient trop fortement leurs sentiments: "Les Français s'extasiaient toujours comme s'ils découvraient de grandes choses!" En fait, il est tout à fait impoli dans la culture japonaise, voire impudique ou grossier, de laisser paraître ses sentiments ou états d'âme sur son visage. Pour être traité en adulte dans la société japonaise, on doit pouvoir cacher douleur et chagrin derrière un sourire. C'est aussi une preuve de sagesse qui démontre le souci des Japonais de maîtriser leurs sentiments personnels pour mieux faire fonctionner le système collectif. Le sourire fait partie de la politesse.

De la même manière, les Japonais sont étonnés que les Français soutiennent le regard de leur interlocuteur. Dans notre société, nous puisons beaucoup d'informations sur les sentiments de l'autre en "lisant dans les yeux". Ceci n'est pas dans l'habitude des Japonais qui considèrent qu'un regard fixe, lors d'une première rencontre, est parfaitement impoli voire agressif alors que c'est pour nous un signe de franchise.

Dans une conversation, ils vont remplacer le regard par la production, toutes les deux à trois secondes, de régulateurs *aizuchi* qui sont des petits mots ou expressions tels que *ee*, *hai* ("oui"), *soo desune*, *soo desuka* ("vraiment?") qui montrent toute leur attention aux propos et ces signes encouragent l'interlocuteur à poursuivre. Les Japonais se sentent mal à l'aise quand leur interlocuteur reste silencieux sans donner de *aizuchi*.

Mais de notre point de vue, en cours de langue, en ne regardant pas leur enseignant les étudiants perdent les éléments de soutien à leur apprentissage apportés par la communication non verbal: les gestes et les mimiques renforcent une explication, un regard positif, un sourire peuvent encourager la prise de parole. Cependant, au fur et à mesure que la confiance s'installe, on constate que les étudiants arrivent à regarder le professeur de la même manière qu'ils le font dans des situations plus intimes, entre amis ou dans la famille.

Pourtant, même si les Japonais ne regardent pas fixement, ils savent percevoir les états d'âme sur le visage de leurs compatriotes, à travers des signes très légers (plissement des yeux, moue de la bouche), imperceptibles pour des Occidentaux et ils sont aussi capables de déceler sur nos visages tous nos sentiments alors que l'inverse est très difficile.

Dans la même logique, les Japonais font peu de gestes en comparaison de nos pratiques issues des cultures latines; les grands mouvements des mains et des bras sont considérés comme un manque de politesse et de raffinement (dans le meilleur des cas). Ils peuvent même être perçus comme une menace ou comme des signes de colère. Selon Ko Nagano,

Les professeurs d'origine française sont à la fois l'objet d'étonnement et d'attirance. Leurs gestes sont quelquefois trop nombreux et trop prononcés. Il s'agit là aux yeux de bien des étudiants d'un manque d'élégance qui produit un effet ridicule. On y voit aussi la preuve d'un autoritarisme déplacé ou d'agressivité. Tout cela décourage énormément les élèves. Par exemple: taper sur le bureau en cadence, expressions physiologiques exagérées, etc. De plus les professeurs ne maîtrisent pas suffisamment leurs émotions" (p. 11).

En revanche, les mouvements discrets et efficaces des professeurs, illustrant des propos, sont appréciés.

Les Japonais adoptent la discrétion dans tous leurs comportements communicatifs. Par exemple, lorsque quelqu'un croise une connaissance, il préfère les salutations, les sourires ou les inclinaisons discrètes du corps à l'échange de propos plus ou moins superficiels. Ces attitudes valorisent les qualités de modestie et d'humilité très appréciées dans l'archipel.

Un autre facteur important de la communication est la gestion du temps, différente entre le Japon et la France.

Société à éthos lent / société à éthos rapide

Le temps est le système sur lequel reposent tout échange et toute organisation selon un rythme propre à chaque culture.

Edward T. Hall distingue les systèmes monochroniques et polychroniques.

Dans le temps "monochronique": à tout instant donné, on s'occupe d'une seule chose, on ne fait qu'une seule chose. Dans le temps "polychronique": à tout moment, on peut s'occuper de plusieurs choses, faire plusieurs choses simultanément (pp. 41-42).

C'est un temps très latin, qui est celui des Français. Au Japon, même si les Japonais ont entre eux, dans leur intimité familiale et amicale, un fonctionnement *polychronique*, ce sont les règles *monochroniques* qui conditionnent l'interaction entre "inférieurs" et "supérieurs" dans le travail et entre Japonais et étrangers.

Aussi les Japonais ne supportent pas ce qu'ils prennent pour de l'improvisation dans certaines attitudes françaises, telles que des modifications de dernière minute. Peu importe si celles-ci sont réalisées pour apporter une amélioration, ceci est interprété comme un manque de sérieux.

Le respect de l'heure est primordial au Japon. La politesse dicte à un Japonais de ne formuler aucun reproche en cas de retard mais le coupable se verra tout simplement affligé de "mauvaise réputation" sans le savoir et la

qualité de ses relations en sera compromise. Cette manière différente de structurer le temps se répercute dans la conduite des échanges verbaux.

Les Japonais parlent l'un après l'autre alors que les Français ont la réputation de se couper sans cesse la parole et de parler tous à la fois. Dans notre culture, on considère que des interruptions ou des interventions, si elles ne sont pas trop fréquentes, peuvent dynamiser la conversation et provoquer une participation plus active des acteurs. Une conversation où chaque participant attendrait son tour pour prendre la parole, comme dans une salle de classe, peut paraître ennuyeuse et trop formelle. Mais les locuteurs japonais ont une vision bien différente: ils perçoivent ces interruptions permanentes comme agressives et anarchiques.

Dans la gestion du temps de parole monophonique, l'intention sous-jacente renvoie à une valeur spécifique de la culture japonaise: le respect de la place de chacun dans le groupe, tandis que dans la représentation qu'ils donnent d'eux-mêmes, les Français mettent en avant leur personnalité, leurs capacités et manifestent clairement leur souci de réalisation.

Aussi, lors des échanges conversationnels, on observe que les Français "pressent" régulièrement les Japonais de répondre. Quand l'étudiant japonais s'exprime, il fait souvent une pause pour réfléchir à la construction de la phrase suivante mais, à ce moment-là, pensant sûrement que le Japonais a terminé, le Français reprend fréquemment la parole. En effet, un Français, lorsque la voix de son interlocuteur "tombe", se sent autorisé à enchaîner sur une nouvelle idée en s'appuyant sur ce qui vient d'être discuté. Comme, dès leur plus jeune âge, les Japonais sont éduqués à attendre poliment avant d'enchaîner, ils se laissent aisément "doubler" par un partenaire dont les règles de fonctionnement impliquent une réaction plus prompte et leur tentative de prise de parole échoue sans qu'ils en comprennent la raison.

En outre, le rythme de parole des Japonais est plus lent que celui des Français. Dans une conversation, ils font des pauses entre les tours de parole qui peuvent durer jusqu'à dix secondes, voire plus. Ces pauses ou ralentissements permettent à l'interlocuteur de réfléchir et, quand il y est prêt, d'intervenir. Cette stratégie du silence, naturelle pour les Japonais, embarrasse les Occidentaux qui trop souvent sont mal à l'aise et en profitent pour reprendre la parole, imaginant que leur interlocuteur a terminé.

Ces pratiques et rythmes différents dans les échanges verbaux peuvent être à l'origine de tensions qu'un Français peut ne pas percevoir. Ils sont souvent à l'origine de notre réputation d'arrogance et d'agressivité. Toutes les stratégies communicatives interactionnelles sont associées à une gestion de l'espace spécifique.

Société japonaise à éthos distanciationnel / société française à éthos de proximité

C'est un lieu commun de constater que le Japon est un pays surpeuplé. Pourtant, il faut se pencher sur cette question car le manque d'espace vital est la plus grande contrainte que subissent les activités économiques de ce pays. Ce manque d'espace influe aussi sur la gestion réduite de l'espace dans les modes de communication et sur le choix des codes de discrétion adoptés. Toutes les attitudes japonaises sont empreintes du souci de ne pas gêner les autres et de mobiliser le moins de place possible. La modulation de l'espace interpersonnel est aussi un moyen de communication. On évalue de 70 à 90 cm la distance acceptable pour communiquer avec un Japonais. Si vous approchez plus près (en Occident on la réduit à 50-60cm), il y a fort à parier que vous ferez reculer votre interlocuteur. Une personne qui sent la distance inadéquate avec son interlocuteur peut avoir de la difficulté à s'exprimer. En revanche, dans une atmosphère plus décontractée (par exemple dans un bar à karaoké), les règles changent et les distances se réduisent considérablement. Les Occidentaux sont parfois surpris de ce changement et l'interprètent comme un signe d'intimité.

De plus, généralement les Japonais évitent tout geste de contact, quel que soit le cadre situationnel (salutations, remerciements). Un étudiant japonais a répondu dans l'enquête: "Les Français se touchent beaucoup en public, ils se font la bise, s'embrassent et se prennent dans les bras, dansent ensemble; au Japon les contacts physiques ne sont pas si simples".

On peut facilement imaginer leur malaise lorsqu'ils côtoient des personnes de culture latine: embrassades, poignées de main, accolades. Des étudiants japonais sont aussi déstabilisés par la fermeté de certaines poignées de main. Les Japonais ont tendance à avoir une poignée de main molle et à laisser trop longtemps leur main dans la main de l'autre car serrer la main est une coutume relativement nouvelle et rare au Japon.

Toutes ces valeurs et comportements nous montrent que la communication entre Japonais est parfaitement balisée car ils ont tous appris très jeunes, dans leur groupe de référence, ces codes de la communication.

L'apprentissage d'une langue étrangère est à la fois source d'ouverture et d'angoisse car c'est la plongée dans un monde sans repères, ce qui est particulièrement difficile pour un apprenant japonais, habitué à vivre dans une société où tous les comportements sont codifiés. Si, en Occident, l'apprentissage d'une langue étrangère est totalement démythifié, ce n'est pas le cas au Japon, du fait de sa position insulaire et de la forte association de la langue japonaise à l'identité culturelle.

Construction d'une compétence de communication interculturelle: propositions didactiques

Langue japonaise et identité culturelle

Paradoxalement, si la difficulté de la langue japonaise constitue une barrière à la connaissance du Japon, beaucoup de Japonais apprécient ce fait puisqu'il permet de maintenir les étrangers à une certaine distance, hors de leur groupe. Ils n'apprécient pas forcément qu'un étranger la maîtrise, c'est un peu comme si on leur volait quelque chose!

Un étranger vivant au Japon peut aussi observer régulièrement que les Japonais sont déstabilisés lorsqu'on s'adresse à eux dans leur propre langue, en dehors d'un cadre officiel, comme si nous pénétrions trop avant dans leur intimité. Par exemple, lorsque vous demandez l'heure en japonais dans la rue, le plus souvent, le Japonais vous répondra en anglais. Ce type de comportement vous rappelle par là votre sempiternel statut de *gaijin* (l'homme extérieur). De plus, maîtriser une langue étrangère n'est pas forcément bien considéré au Japon. C'est ce qu'explique le professeur Inoguchi de l'université de Tokyo à travers ce qu'il appelle le syndrome Dejima:

Pendant la majeure partie de l'époque d'Edo (1603-1868), le contact avec l'Occident passait exclusivement par l'île de Dejima dans le port de Nagasaki, où les Hollandais étaient autorisés à maintenir un comptoir. Un petit nombre de gens étaient formés pour gérer les relations avec les "barbares" de l'Ouest, sans que personne d'autre ne s'en mêle. Aujourd'hui encore, dans les administrations comme dans les entreprises, il y a des employés spécialisés dans ce genre de travail. Entre autres conséquences, le syndrome Dejima a celle de reléguer en bas de l'échelle sociale les gens qui atteignent une bonne maîtrise d'une langue étrangère. [...] Leur statut comme leurs revenus sont assez médiocres. En revanche, on ne demande pas aux fonctionnaires de haut rang de savoir manier les langues étrangères" (pp. 8-12).

Beaucoup de Japonais pensent qu'un de leurs compatriotes qui a vécu plusieurs années à l'étranger et qui a acquis une maîtrise d'une autre langue a perdu un peu de son identité japonaise.

Ils peuvent ne plus être considérés par leurs concitoyens comme de "vrais Japonais" et peuvent être victimes de "brimades", appelées *ijimé* comme en sont parfois victimes les enfants d'expatriés qui rentrent au Japon. Ces exemples reflètent l'application d'un proverbe trop tristement célèbre: "Au Japon, on tape sur le clou qui dépasse". La conséquence est le rejet du groupe et vivre hors de son groupe de référence est particulièrement difficile dans ce pays où l'identité est d'abord collective.

Créer un climat de confiance: premier impératif pour rassurer l'apprenant japonais

Dans le cadre de l'enseignement/apprentissage du F.L.E., les apprenants sont brutalement confrontés à des méthodes communicatives où l'enseignant s'exprime presque uniquement en français et où, dès les premières leçons, ils sont sollicités pour donner leur avis ou parler d'eux-mêmes. Ces nouvelles attitudes de l'enseignant francophone peuvent choquer les étudiants japonais. Cela ne signifie pas pour autant qu'il faille y renoncer sous prétexte que les étudiants risquent d'être déstabilisés mais il faudra les faire évoluer en douceur vers un autre système d'apprentissage des langues étrangères.

Les apprenants japonais sont à la fois inquiets et attirés par le contact avec le professeur étranger. Pour certains, c'est leur première occasion de communiquer avec une personne étrangère; le professeur doit donc être vigilant dans son comportement lors des premiers cours pour rassurer ses étudiants. L'enseignant devra éviter de regarder trop fixement les étudiants et il sera préférable qu'il se tienne à une certaine distance pour respecter les usages communicationnels japonais.

Ainsi, au pays de la retenue et de la courtoisie, il vaut mieux éviter d'éclater d'un rire bruyant et d'élever la voix, surtout pour exprimer de la colère. De plus, au Japon, les étudiants s'attendent à de l'indulgence de la part de leur professeur. Cela a pour corollaire que, paradoxalement, dans cette société dans laquelle l'on n'affiche pas ses sentiments, les étudiants développent une affectivité plus forte vis-à-vis de leur enseignant que celle que l'on peut rencontrer avec d'autres étudiants étrangers. La moindre remarque négative de l'enseignant prendra une importance considérable qui pourra bloquer l'étudiant dans son apprentissage. Les étudiants japonais, en cours de langue, affichent peu de confiance en eux-mêmes. Ils ont tout particulièrement besoin d'être encouragés, valorisés dans leurs efforts. Il sera aussi nécessaire, dès le début de l'apprentissage, de les solliciter personnellement car ils ne prendront pas spontanément la parole.

Le rythme des échanges verbaux est plus lent au Japon qu'en France, aussi le professeur francophone devra savoir respecter les pauses à l'intérieur des échanges conversationnels. Celles-ci correspondent à des temps de réflexion indispensables, au départ de l'apprentissage, à la construction de leur pensée en langue étrangère.

La bonne humeur et la patience surtout sont des qualités particulièrement appréciées.

Tenir compte des contraintes psycho-socio-linguistiques des apprenants

On prend rarement en compte, dans l'enseignement d'une langue étrangère, la manière dont les apprenants ont étudié leur propre langue. La langue japonaise est très complexe: un jeune japonais ne peut pas lire le journal avant l'âge de quinze ans, il lui faut auparavant assimiler la connaissance de 1500

idéogrammes. Les Japonais sont ainsi beaucoup plus sensibles à l'aspect visuel de l'écriture qu'à sa prononciation.

Avec les idéogrammes, le lecteur japonais peut avoir directement accès au sens sans avoir besoin de passer par le son. L'aspect visuel du signe est donc aussi pertinent que son aspect phonique, d'autant plus qu'il existe beaucoup d'homophones en japonais, qui se distinguent lorsqu'ils sont écrits en *kanji* (idéogrammes), mais absolument pas lorsqu'ils sont écrits en *kana* (syllabaires) *hiragana et katakana* ou *romaji* (alphabet romain).

Si nous nous référons aux diverses stratégies d'apprentissage, on peut considérer que les Japonais sont d'abord des "visuels", c'est-à-dire qu'ils ont besoin de supports visuels pour réaliser l'association entre graphie et son. Sans ce soutien, l'apprenant japonais progresse beaucoup plus lentement dans ses acquisitions. Il ne s'agit pas pour autant, dans les premières étapes d'apprentissage, de s'appuyer immédiatement sur des supports écrits, mais de proposer un support intermédiaire à l'acquisition de la langue: le document visuel, qu'il s'agisse de support "lent" (affiche) ou de support "rapide" (vidéo)⁹.

La prise de parole, la maîtrise des éléments phonétiques et prosodiques sont la première source de difficultés pour les apprenants japonais. Il faut donc, dès les premiers cours, appliquer des stratégies qui les aideront à prendre confiance dans leur capacité à s'exprimer en langue étrangère. C'est pourquoi, immédiatement, on doit "déstabiliser" les étudiants, c'est-à-dire les confronter à une méthode d'enseignement qui bouscule leurs repères habituels tout en créant un autre cadre plus ludique et plus favorable à la communication: jeux de rôle, enquêtes, etc.¹⁰

C. Roberge,¹¹ qui enseigne depuis de longues années au Japon, propose de travailler à partir de comptines pour faciliter les acquisitions phonétiques et prosodiques.

Une autre approche intéressante dans l'apprentissage du rythme de la langue est le recours à la chanson française. Au Japon, le *karaoké* est un loisir très populaire, que les gens pratiquent régulièrement, dans les bars ou chez eux. Ce support favorise la relation phonie/graphie d'une manière originale. Il y a donc une relation simultanée entre l'oral et l'écrit. Le rythme de la chanson n'est pas celui de la parole mais il offre un contexte qui permet la sensibilisation des apprenants à la perception de nouveaux phonèmes.

⁹ Cf. article de M-M Chiclet-Rivenc (1995, pp. 115-117).

¹⁰ Cf. chapitre 6 (pp. 205-243) du livre *Bonjour/konichiwa* de Jocelyne Sourisseau, 2003.

¹¹ J'ai eu la chance de pouvoir assister à un cours de Monsieur Roberge, en juin 93, à l'Université de Sophia, à Tokyo. Sa méthode m'est apparue très efficace en écoutant la prononciation des étudiants japonais pendant son cours. Les apprenants avaient commencé l'apprentissage du français trois mois auparavant et, pour beaucoup, la plupart des difficultés phonétiques semblaient déjà résolues. Cf. article de C. Roberge (1982).

Travailler sur les stéréotypes

Les étudiants étrangers, en commençant l'apprentissage du F.L.E., ne savent peut-être rien sur la langue française, mais ils ont déjà des opinions sur la France et les Français: elles sont le plus souvent de nature anecdotique et stéréotypée; elles sont également tributaires des représentations nationales. Ces représentations sont nourries par les événements qui ont marqué les rapports entre les deux pays. Faire évoluer les représentations de la culture étrangère va concerner, en fait, toutes les étapes de l'apprentissage.

La matière à observation, qu'elle soit fournie par l'enseignant ou rassemblée par l'apprenant lui-même, doit permettre des prises de position critiques.

L'apprenant doit pouvoir observer lui-même la civilisation, c'est-à-dire l'analyser et l'interpréter pour que les résultats qu'il aura obtenus, les conclusions auxquelles il sera arrivé aient une chance de pouvoir être intégrés sous forme de représentations: vouloir faire prendre des raccourcis qui le dispensent de cette observation personnelle, en lui fournissant des descriptions toutes faites, par exemple, a presque toujours pour conséquence de transformer l'intégration en mémorisation, l'apprenant n'éprouvant plus le besoin [...] de prendre position par l'exercice de son sens critique (H. Holec, p. 109).

Le travail d'enquête est un moyen efficace de s'attaquer aux stéréotypes en s'appuyant sur la réalité des témoignages. La technique de l'enquête évite les descriptions trop généralistes et désincarnées. Elle favorise le dialogue entre étudiants japonais et français et ouvre d'autres pistes de discussion sur les loisirs, les conditions d'étude à l'université. Puis elle permet d'établir des comparaisons et de développer leur esprit critique. En outre, les étudiants prennent plus facilement la parole lorsque le contexte permet de se référer à leur culture.

Les moyens favorisant les "mises en regard" des stéréotypes interculturels sont multiples: de l'œuvre littéraire à l'analyse filmique en passant par l'usage du multimédia ou des articles de presse. Les apprenants ont besoin de documents qui leur permettent de se projeter dans l'univers des Français. Cela évite la création d'images de la culture française décalées voire faussées, particulièrement au Japon.

Tous ces supports créent un cadre vivant et authentique pour l'enseignement de la langue et de sa culture et favorisent la communication orale et écrite, la prise de parole, les exposés et les débats dans une perspective interculturelle. De cette manière, la dimension interculturelle ne se juxtapose pas aux autres composantes de la communication; elle en est un élément important, étroitement associé à l'apprentissage de la langue étrangère.

Les apprenants étrangers possèdent des stéréotypes construits à partir de leurs expériences personnelles ou au contact des médias. Ces savoirs sont imprécis et sont source de crainte par rapport à la confrontation avec cet univers inconnu de la langue étrangère. C'est pourquoi une démarche interculturelle doit

proposer des activités de relativisation de leurs propres stéréotypes. J'ai donc proposé aux étudiants de l'Institut français de Kyoto de faire l'inventaire des stéréotypes qui existent au Japon sur la France. Puis, dans un deuxième temps ils se sont interrogés sur ce qui est susceptible de fonder ces images puis enfin nous avons procédé à une "mise en regard" de ces stéréotypes avec les représentations de la France apportées par le journal télévisé d'Antenne 2. Ce travail est très motivant pour des étudiants.

À travers une pédagogie réussie, on découvre que les classes d'étudiants japonais sont aussi vivantes que bien d'autres. Les étudiants intéressés sont tout à fait capables de s'enthousiasmer et de progresser rapidement lorsqu'on leur donne le temps de se familiariser avec notre mode de communication qui n'est pas universel. Les étudiants japonais font preuve de sérieux dans leur apprentissage et affichent de grandes capacités d'originalité et de qualité dans leur expression, d'autant plus s'ils perçoivent une relation de confiance réciproque, un respect de leur différence et s'ils ressentent clairement la sincérité de l'enseignant face à leurs besoins.

En outre, les Japonais comme les Français développent une dimension affective ou une sensibilité forte dans les relations humaines, ce que les Occidentaux ne perçoivent pas toujours de prime abord. Ceci explique, probablement, les amitiés qui se poursuivent encore, dix ans après les premiers contacts entre les étudiants de l'Université Ritsumeikan et ceux de l'université de Toulouse – Le Mirail.

En conclusion, le cours de langue étrangère offre un lieu privilégié de réflexion sur les relations interculturelles. Dans cet espace l'étudiant se forme à l'altérité, à la remise en cause de sa propre identité, réfléchit sur la construction de ses stéréotypes et prend pleinement conscience, dans la confrontation des cultures, des liens profonds qui unissent une langue et son système culturel.

Mais le professeur de langue étrangère, s'il veut exercer pleinement son rôle de médiateur interculturel, doit lui-même y être préparé. Aussi, peut-être, serait-il nécessaire de renforcer les formations universitaires sur les points suivants: la multiplicité des composantes de la communication (les comportements non verbaux), les relations entre langues et cultures, la variabilité des comportements communicatifs en fonction des cultures, les différences culturelles dans la gestion du temps, de l'espace, les contraintes des divers systèmes éducatifs, etc. Comme le dit L. Porcher:

Force est de reconnaître que, le plus souvent, dans notre enseignement, ce travail de décentration n'est pas accompli et que, plus gravement, il reste ignoré. On fait comme si tous les systèmes éducatifs de la planète fonctionnaient de manière identique au nôtre. Or, chaque système est inscrit dans une tradition historique, qui lui confère des spécificités (p. 218).

Prendre conscience des différences ne résout pas toutes les difficultés de communication mais c'est une première passerelle pour éviter les impairs et rejoindre l'autre.



Références

- BERQUE, A. 1982. *Vivre l'espace au Japon*. Paris: PUF.
- CHICLET-RIVENC, M.M. 1995. La compréhension orale chez les débutants: stratégies de réception, stratégies d'enseignement, *Revue de phonétique appliquée* 115-117.
- CHICLET-RIVENC, M.M. 1999. Interactions langue, culture et expression personnelle: une démarche de formation, *Actes du XI^{ème} colloque international S.G.A.V., Cahiers du C.I.S.L.* 14. pp. 167-182.
- DOÏ, T. 1990. *Le jeu de l'indulgence*. Paris: L'Asiathèque.
- GALAZZI, E. & GUIMBRETIERE E. 1997. Organisation temporelle et stratégies langagières, *Travaux de didactique du F.L.E., I.E.F.E.* (Institut d'Études Françaises pour Étrangers), Université Paul Valéry Montpellier.
- HALL, E.T. & R.M. 1994. *Comprendre les Japonais*. Paris: Seuil.
- HOLEC, H. 1988. L'acquisition de compétence culturelle. Quoi? Pourquoi? Comment? *E.L.A.* 69, pp. 68 - 72.
- INOBUCHI, T. 2000. L'échec de l'enseignement de l'anglais au Japon. *Cahiers du Japon*, printemps 2000, pp. 8-12.
- KAMATA, H. 1993. *Les Japonais ne sont pas ceux que vous croyez*. Paris: Ellebore.
- KERBRAT-ORECCHONI, C. 1994. *Les interactions verbales*, tome 3. Paris: Armand Colin.
- KOZAKAI, T. 1991. *Les Japonais sont-ils des Occidentaux?* Paris: L'Harmattan.
- NAITO, S. 1993. *Les difficultés linguistiques et culturelles dans l'enseignement du français au Japon*. Université de la Sorbonne Nouvelle – Paris III, 645 p. Thèse sous la direction de R. Galisson
- NAGANO, K. 1994. *La dimension culturelle dans l'enseignement du F.L.E. au Japon*. Mémoire de D.E.A., Université de la Sorbonne Nouvelle – Paris III.
- NAKANIE, C. 1974. *La société Japonaise*. Paris: Colin.
- PORCHER, L. 1999. Médias médiateurs, médias intermédiaires. *Diagonales de la communication interculturelle*. Paris: Anthropos, pp. 209-226
- ROBERGE, C. 1982. Difficultés rythmiques et correction des Japonais apprenant le français. *Revue de phonétique appliquée* 61-62-63.
- SOURISSEAU, J. 2003. *Bonjour/konichiwa Pour une meilleure communication entre Japonais et Français*. Paris: L'Harmattan.